

Woody à la télé

Maurice Elia

Number 176, January–February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49725ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

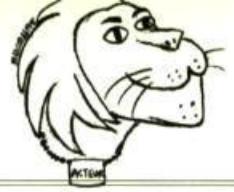
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

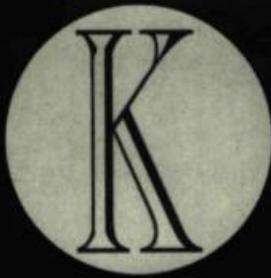
[Explore this journal](#)

Cite this article

Elia, M. (1995). Woody à la télé. *Séquences*, (176), 55–55.



WOODY À LA TÉLÉ



Troisième saison de Kaléidoscope à TV5

Unique vitrine télévisuelle au pays pour les films et vidéos indépendants, l'émission *Kaléidoscope* a repris l'affiche de TV5 depuis le 12 janvier dernier. Cette série de 22 émissions d'une demi-heure présente cette année 72 films et vidéos en provenance de 11 pays différents. Produite par la maison Pixart et réalisée par le jeune Patrick Sauvé, *Kaléidoscope* entreprend en 1995 la quête de l'image philosophale, rien de moins. Grâce à la Télévision internationale, l'émission est vue non seulement au Québec et au Canada, mais aussi en Europe, en Afrique et en Asie. TV5 est également en discussion avec des diffuseurs traditionnels d'ici pour une éventuelle retransmission de la série.

Kaléidoscope présente des premières œuvres ou des œuvres qui ne sont pas diffusées ailleurs. Des films et des vidéos dont la recherche visuelle réussit à atteindre l'imaginaire, malgré le peu de moyens des créateurs. Au menu de *Kaléidoscope* dans les prochaines semaines: des fictions débridées, des vidéos expérimentaux, des films d'animation et quelques documentaires. Quelques noms de créateurs à surveiller: Jeanne Crépeau, Tony Hill, Francisco Ruiz de Infante et Volker Schreiner. Notons que plus de 60% de la programmation est d'origine canadienne et on a d'ailleurs fait une place plus grande cette année aux productions de l'extérieur du Québec. Rappelons enfin que *Kaléidoscope* s'est retrouvée en finale des prix Gémeaux 1994 dans la catégorie «meilleure série d'émissions culturelles». Un beau cadeau pour les obsédés visuels que sont les créateurs de cette émission unique en son genre.

Mario Cloutier



Michael J. Fox, Woody Allen, Mayim Bialik et Julie Kavner

Il avait toujours refusé de passer au petit écran, mais il l'a finalement fait. Peut-être un jour, qui sait, ira-t-il en personne chercher un nouvel Oscar en territoire ennemi.

Avec *Don't Drink the Water*, adaptation télévisuelle d'une farce qui se déroule derrière le Rideau de fer et qu'il avait écrite en 1966, Woody Allen s'est lancé dans une aventure dont il s'est encore une fois sorti avec les honneurs de la guerre (froide). Le petit écran s'est bien prêté à cette expérience, puisque les personnages, tous alleniens à cent pour cent, évoluent dans un espace restreint, celui de la pièce de théâtre originale bien entendu, mais accompagnés d'une caméra tenue la plupart du temps à la main. Les longs plans-séquences accentuent encore mieux l'effet de claustrophobie. Bref, Allen a utilisé ses nouveaux trucs de cinéma (mis à l'épreuve dans les deux films précédant *Bullets over Broadway*) et les a appliqués ici. Le résultat est assez prodigieux, puisqu'à l'extrême, on pourrait aisément faire le rapport entre le site du film (une ambassade américaine où viennent se réfugier les membres d'une famille) et le cadre du petit écran où Woody, contraint par les modes et cédant à ses conseillers artistiques, finit par s'encaster, à l'étroit certes, mais avec tous les outils et les largesses d'un réseau de télévision.

Lorsque le jeune Axel Magee (Michael J. Fox) prend possession pour quelques jours de l'ambassade que dirige son père (qui doit se rendre à Washington), les problèmes se multiplient à un rythme d'enfer. Walter Hollander (Woody Allen), un traiteur du New Jersey, arrive avec sa femme et sa fille: il avait osé s'éloigner un instant de son tour guidé pour aller prendre quelques photos. Comme lui, sa femme (Julie Kavner) souffre d'une téléphonite aiguë et d'une parlote en constante dégringolade: c'est l'occasion pour le cinéaste de leur permettre de cracher une avalanche de *one-liners* de son cru, savoureux autant qu'inattendus, comme cet improbable comparaison entre le régime communiste et les filles dévêtues du Crazy Horse Saloon. On se rend compte que l'ambassade possède un locataire depuis plus de six ans, un prêtre (Dom DeLuise) porté sur la prestidigitacion, mais qui se fait dérober son lapin par le cuisinier de l'endroit (Austin Pendleton) en mal d'imagination culinaire. Pour ajouter au désordre, un émir et son harem de femmes voilées font leur apparition, tandis que l'assistant du diplomate (Edward Herrmann), tout à fait déboussolé par les événements, se prend soudain pour les frères Wright...

On le voit, nous sommes comme à l'accoutumée en pleine névrose. Encore une fois, l'homme aliéné/allienien ressemble à l'homme contemporain coupé de la nature comme il l'est de la réalité géographique. Il supporte mal tout ce qui n'est pas l'univers de ses propres obsessions, de ses propres hystéries. Transplanté dans un monde inconnu, il ne lui faut que quelques minutes pour se sentir nauséux et pris de vertiges, bref, pour que soit déclenchée sa désormais routinière crise existentielle. Du coup, nourri de sa propre paranoïa, il devient un héros en rupture que tout agresse et qui agresse tout le monde.

Toutefois, avec *Don't Drink the Water*, il semble que Woody Allen ait cessé de s'abreuver à la source de sa propre inutilité dans l'univers. Bizarre cependant que ce soit la télévision qu'il abhorrait qui lui permette de retourner à la franche rigolade (avec, pour les initiés, juste assez de petits clins d'yeux à ses interrogations existentielles).

Maurice Elia